

## La quête du masculin dans la France de la défaite (1940-1945)

Luc Capdevila

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1773>

DOI : 10.4000/abpo.1773

ISBN : 978-2-7535-1518-5

ISSN : 2108-6443

### Éditeur

Presses universitaires de Rennes

### Édition imprimée

Date de publication : 10 juillet 2010

Pagination : 101-122

ISBN : 978-2-7535-1214-6

ISSN : 0399-0826

### Référence électronique

Luc Capdevila, « La quête du masculin dans la France de la défaite (1940-1945) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 117-2 | 2010, mis en ligne le 10 juillet 2012, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1773> ; DOI : 10.4000/abpo.1773

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Presses universitaires de Rennes

---

# *La quête du masculin dans la France de la défaite (1940-1945)<sup>1</sup>*

Luc Capdevila

---

- 1 Dans le sillage des bouleversements économiques et politiques entraînés par la révolution industrielle, de nouvelles hiérarchies ont été inventées ; en ce qui concerne les rapports sociaux homme/femme, la différence entre les sexes a donné lieu à des assignations beaucoup plus strictes et codifiées par rapport à la période précédente<sup>2</sup>, les sphères masculine et féminine presque étanches organisant les sociétés occidentales au XIX<sup>e</sup> siècle. Au cours de cette même période, avec l'émergence des consciences nationales et le développement du service militaire, notamment en France et en Allemagne, le champ de bataille est apparu comme l'expérience majeure du moi-masculin, l'épreuve ultime de la confrontation de soi pour l'homme, orientant son image vers une virilité agressive<sup>3</sup>. Comme d'autres constructions culturelles, les identités de genre varient selon les groupes sociaux et nationaux, et selon les époques. En opposition aux femmes, les hommes se sont dotés de mythes de la virilité pour caractériser leurs masculinités. La force, le pouvoir de faire couler le sang, la maîtrise de soi semblent constituer des invariants anthropologiques qui, en structurant les mythologies du masculin, ont participé à la construction de la domination masculine<sup>4</sup>. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, la guerre était élevée dans l'imaginaire social au rang d'activité masculine par excellence ; elle formait le lieu donnant aux hommes la spécificité dont ils étaient censés avoir besoin comme complément symétrique de la maternité<sup>5</sup>. Il suffit, pour compléter cette affirmation, de rappeler les enjeux identitaires, les voies spécifiques et les difficultés auxquels des femmes se heurtèrent pour entrer dans la sphère combattante, au cours de leur marche pour l'égalité politique au début du XX<sup>e</sup> siècle occidental<sup>6</sup>.
- 2 Pour autant, les guerres totales de l'âge industriel, par le déclenchement de violences sans limites, par la mobilisation et l'amalgame de masses humaines, impulsèrent des révisions variées du mythe de la virilité. En effet, sous l'angle du genre, les conflits contemporains s'affirmeraient comme un facteur et un moment de crise du masculin. En raison du brouillage du genre produit par l'extension de la mobilisation et du champ de

bataille à la société tout entière, du fait de la découverte par les foules masculines de la brutalité des combats, parce que la guerre détruit, mutile, défigure, humilie des théories d'hommes, elle altérerait les images de la virilité<sup>7</sup>.

- 3 La guerre comme crise du masculin, c'est l'idée que la totalisation du conflit génère des contradictions majeures : la défaite, les démythifications de la noblesse de la mort ou de la fine blessure, les séquelles de la peur (névrose, impuissance), la redéfinition du rôle des femmes dans la société, etc. ; celles-ci mettraient en péril une identité de genre construite sur une image idéalisée de l'homme, censée justifier la domination masculine. Ainsi, les générations du feu ont été contraintes à une révision du mythe de la virilité au vu de leur expérience, ce qui favoriserait un réajustement du masculin et du féminin au cours des conflits. Les travaux de George L. Mosse sur l'Allemagne montrent comment la guerre de 1914-1918, puis la défaite, ont entraîné par réaction un durcissement du stéréotype du masculin sous les traits du simple soldat, homme nouveau forgé par l'épreuve du feu et la camaraderie du front ; pour Suzanne Horvath, la violence brute combattante serait devenue l'essence même de la virilité chez les nazis<sup>8</sup>. L'idéologie hitlérienne associait étroitement virilité et militarisme, elle a consisté ainsi à étendre au reste de la société allemande l'expérience de la Grande Guerre intégrée par les vétérans réunis dans la NSDAP<sup>9</sup>, ce culte de la virilité trempée dans la boue des tranchées s'étant diffusé au sein des courants fascistes et réactionnaires européens des années 1920 et 1930<sup>10</sup>.
- 4 Peut-on évoquer une crise identitaire tant que l'on en reste à des représentations mentales émises par des élites politiques et culturelles, qui constitueraient un métadiscours, c'est-à-dire un discours enveloppant, annonciateur d'un changement ? Pour mesurer l'impact de la guerre sur le développement de l'identité de genre, il est souhaitable de se rapprocher du vécu et du perçu des simples individus. En quoi la guerre a-t-elle pu altérer l'image du moi-masculin ou du moi-féminin, chez les hommes et les femmes ordinaires ?
- 5 En réponse à cette proposition, observons une situation *a priori* de crise du masculin : la France de 1940-1944. La défaite, l'occupation, la collaboration auraient plongé l'identité virile des Français dans une crise, écrit Michael Kelly<sup>11</sup>. En effet, la thématique de la virilité hante les messages émis par les élites culturelles et politiques à la recherche des ressorts d'une renaissance nationale, pour conjurer les traumatismes associés à la pulvérisation de la France de l'été 1940 : la débâcle de juin, le démembrement territorial et l'occupation, l'humiliante supériorité du soldat allemand, le sentiment déjà ancien du déclin, l'obsédante hécatombe des tranchées toujours vive. Il est nécessaire de commencer par identifier ce métadiscours : les incantations récurrentes sur la virilité et la variation des images de l'homme forment le symptôme le plus apparent d'une crise d'identité sexuelle à l'échelle d'une société. Cependant, quelle réalité concrète cette quête d'un moi-masculin peut-elle recouvrir sous l'angle du vécu et du perçu des populations ? À partir d'un corpus d'une quarantaine de miliciens enrôlés dans des groupes de combat anti-maquis, en France, à la fin de l'occupation, on observera en quoi les guerres, dans cette première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, ont joué un rôle majeur dans la construction des identités de genre.

## La concurrence des discours sur le masculin en France après la défaite

« Pierre savoura la joie de la victoire remportée, double victoire sur la montagne et sur lui-même ; son âme est en paix et il monte avec la sérénité de quelqu'un qui est sûr d'atteindre le but qu'il s'est tracé. [...]

— Georges ! Georges on a vaincu ! on est bons ! [...] tu sais ! c'est dit ! je rentre guide.

— Moi aussi, hurle frénétiquement Georges [...] et on leur montrera qu'on est des hommes ! oui, mon vieux, des hommes<sup>12</sup> ! »

- 6 *Premier de Cordée*, le grand roman de Frison-Roche écrit dans la nuit de 1941, a fait rêver des générations d'adolescents français dans les années 1940 et 1950. Fresque épique sur l'héroïsme des guides de Chamonix dans leur ascension des sommets en faction autour du Mont-Blanc, c'est aussi un récit édifiant sur la reconstruction du masculin, en ces lendemains de défaite. Comme dans d'autres épopées alpestres, la montagne est aussi une parabole de la guerre creuset de la virilité. Les héros, Pierre et Georges, sont des grands invalides des à-pics et du froid nival. Au centre du récit : le décès tragique du père de Pierre, mort et figé dans l'action en héros foudroyé..., alors qu'il avait survécu aux tranchées. Georges souffre des cruelles gelures contractées pendant qu'il sauvait le client du père ; désormais il marche péniblement avec des prothèses. Pierre, lui, est atteint de vertiges après une chute terrible, car, épuisé, il s'obstinait désespérément à vouloir ramener le cadavre paternel. Il avait décroché. Les éléments, la glace, la roche, le soleil, le vent, avaient eu raison de lui ; il sombre, d'abord, dans la dépression. Mais le roman est une quête de soi, et les deux invalides, l'un du corps, l'autre de l'âme, vont vaincre les séquelles des blessures infligées par la montagne. Ils y parviennent grâce à la fraternité « d'armes » des guides de Chamonix, mais plus encore car à deux ils réussissent à surmonter leur peur et leur blessure dans l'ascension d'une « vraie grande course », l'Aiguille Verte par la face nord.
- 7 Parabole de la guerre, métaphore du redressement national ? C'est ici une des dimensions de l'imaginaire de la défaite de 1940 (perçue comme une deuxième épreuve après celle des tranchées), discernant la renaissance française dans la reconstruction du masculin.
- 8 L'appel à la virilité, sous toutes ses formes et par tous les médias, fit partie de l'univers quotidien des Français de 1940 à 1944 ; cependant, à la différence des guerres précédentes, les conditions militaires, technologiques, politiques et morales, rendirent impossibles toute émission et réception d'un discours de mobilisation homogène. Dès l'effondrement du 17 juin 1940, alors que Philippe Pétain ordonnait à la troupe de cesser le combat, le crépitement des communications prit le relais du claquement des armes. Tout au long des années noires les Français furent la cible d'une guerre des propagandes sous la forme de tracts, affiches, brochures, messages radiophoniques. Elles orchestraient une mobilisation concurrente, celle de l'État français promouvant sa révolution nationale, celle des groupes collaborationnistes, les voix allemandes de la *Propaganda Abteilung* et de l'Institut allemand, celles de la France combattante (France libre et Résistance), celles des Alliés. Les propagandes n'étaient pas elles mêmes homogènes ni stables dans la durée, elles évoluèrent au fil des événements de la Seconde Guerre mondiale. Les Français s'informaient auprès des différentes sources nationales pour se faire une opinion, tout en étant attentifs, voire sensibles, aux messages des propagandes allemande et alliée ; des sondages, réalisés dans la clandestinité, montrèrent que, au printemps 1944, plus des deux tiers des personnes interrogées appréciaient la BBC, tout en écoutant à 94 % les

discours de Philippe Henriot<sup>13</sup>. Les appels à la mobilisation étaient des discours sur le genre, l'image de l'homme occupant en général une position centrale dans ces messages. La mise en concurrence des discours de mobilisation sous l'Occupation conduisit, tout en multipliant l'offre des représentations masculines, à renforcer le mythe de la virilité en le consolidant par les images du volontaire et la célébration des valeurs guerrières, pourtant profondément altérées en France depuis l'entre-deux-guerres.

- 9 Vichy percevait dans la République et dans le développement de l'individualisme les origines d'une dégénérescence morale, dont la crise démographique puis la défaite de 1940 étaient les principaux symptômes. La peur d'une décadence nationale était un thème ancien dont les premiers échos remontaient au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en relation avec la baisse de la natalité et à la suite de la défaite de 1870<sup>14</sup>. La hantise du déclin s'accroissait dans les milieux conservateurs en raison de l'aggravation de la crise démographique au lendemain de la Grande Guerre, puis au regard de la multiplication des troubles économiques, politiques et identitaires des années 1930. La révolution nationale, prônée par Vichy, acceptait l'effondrement de 1940 : preuve du déclin, il devenait l'épreuve salutaire permettant le redressement national.
- 10 La restauration d'une société organique respectueuse des hiérarchies et des « communautés naturelles » était le fondement de la renaissance française. Socle de cette France nouvelle, la famille, cellule de base, était célébrée. Vichy, à la jonction des courants natalistes et familialistes, prôna le rétablissement des hommes et des femmes dans leurs fonctions « naturelles », la différence biologique étant censée conduire à des assignations spécifiques et à des rapports hiérarchiques : aux femmes la maternité, aux hommes l'autorité du père nourricier. « Restoring French masculinity and femininity, was a key priority, underlying and generating the National Revolution itself » a écrit Miranda Pollard<sup>15</sup>. L'idéal de la femme au foyer avait pour complément symétrique l'élévation de l'homme en chef de famille. En fait, le Français était le véritable héros, l'élément actif de la révolution nationale. Le rétablissement du masculin a occupé une position centrale dans l'idéologie pétainiste. Il s'agissait de redonner à l'homme son autorité de père et d'époux, de lui réserver le travail nourricier, tout en honorant en lui une fonction militaire déchue, les piliers de la nation étant la famille, les corporations, la Légion française. Les deux générations d'anciens combattants formaient le fer de lance de la révolution nationale : ceux de 1914-1918 avaient reçu leur initiation sous le feu des tranchées, tandis que ceux de 1939-1940 mûrissaient dans l'épreuve de la captivité<sup>16</sup>. L'image idéale de l'homme, était celle du légionnaire poussant de ses bras musculeux, les manches retroussées, la charrue enfoncée dans la glèbe tricolore.
- 11 Vichy exaltait dans la jeunesse la force du renouveau, mais une jeunesse essentiellement masculine. Les Chantiers de la jeunesse, les Compagnons de France, fondaient le creuset de la régénérescence de la France. Dans une France désarmée par les « conventions d'armistice », les Chantiers de la jeunesse et les Compagnons de France, substitut à l'institution du service militaire, étaient les lieux privilégiés où on formait l'homme de demain, où se forgeait la nouvelle virilité, une virilité qui n'était plus celle du guerrier, mais celle du travailleur, marchant au pas. Vecteurs de l'idéologie de la révolution nationale, on y diffusait une conception de la virilité, qui était aussi celle du mouvement ancien combattant : tout en célébrant les valeurs d'honneur, de don et de dépassement de soi, de force, de camaraderie, de sacrifice, de sens de la hiérarchie, d'amour du drapeau et de la patrie, le travail constructif, et non plus la guerre, devenait le ferment de cette nouvelle virilité<sup>17</sup>. Il s'agissait d'élever la nation vers une virilité perdue par la

reconstruction « physique et physiologique de l'individu<sup>18</sup> », en opposition à une France efféminée, celle de la République, celle de la défaite, la France des égoïsmes, de la facilité, de l'indifférenciation rampante entre les hommes et les femmes.

- 12 Parallèlement, les organismes vichyssois de guerre civile et de collaborationnisme militaire exaltaient la virilité guerrière. Les affiches du Service d'ordre légionnaire (SOL), puis celles de la milice assimilaient le milicien au chevalier, célébrant sa mission dans la symbolique des armes de main, l'estoc ou la francisque d'attaque. Les appels aux volontaires de la « croisade européenne contre le bolchevisme », ceux de la Légion des volontaires français (LVF), comme ceux de la Légion Tricolore, associaient également les valeurs patriotiques à celles de la virilité de la guerre. Hanté par l'imaginaire de la croisade, le cardinal Baudrillart évoquait dans la LVF une « chevalerie nouvelle », et dans les légionnaires les « soldats contribu(a)nt à préparer la grande renaissance française<sup>19</sup> ». « Vous détenez une partie de notre honneur militaire », avait dit Philippe Pétain au colonel Labonne, alors qu'il lui donnait son approbation pour prendre le commandement de la LVF, en novembre 1941.
- 13 La presse collaborationniste parisienne développait, elle aussi, une analyse sexuée de la défaite et de la reconstruction nationale. Joan Tumblety, à partir d'une étude systématique de *Je suis partout* (300 000 exemplaires en 1944), montre comment les rédacteurs de ce journal percevaient dans la défaite l'effondrement d'une France efféminée par la démocratie et voyaient dans le fascisme le signe d'un sauvetage national fondé sur la reconstruction du masculin<sup>20</sup>. La régénération nationale consistait dans le rétablissement d'une virilité perdue sous l'angle du corps et des valeurs, celle des hommes et celle de la nation. Les hommes devaient recouvrer leur masculinité, dans le rétablissement de leur autorité, dans la culture physique, dans l'inspiration des expériences militaires, au nombre desquelles comptait la captivité des 1 580 000 prisonniers de guerre. La reconstruction d'une identité masculine devenait la clef de la renaissance française dans une Europe allemande. Les mouvements collaborationnistes étaient aussi les relais de la propagande de l'occupant. En prônant la communauté de destin avec le III<sup>e</sup> Reich, ils affirmaient l'identité virile du travailleur français : l'ouvrier associé à un soldat, avec ses outils, en France ou outre-Rhin, défendait la patrie et l'Europe nazie en participant à la guerre contre le bolchevisme. C'était ici aussi l'un des éléments de la propagande allemande, mais avec une différence fondamentale, les lecteurs de *Signal* ou des brochures de la *Propaganda Staffel* ne pouvaient l'ignorer. Les messages émis par la *Propaganda Abteilung* et la presse nazie distinguaient deux types d'hommes oeuvrant pour cette Europe en devenir : les héros de la guerre étaient les soldats allemands, combattants valeureux d'une armée moderne sûrs de leur virilité ; quant aux travailleurs français à qui on proposait un emploi en Allemagne, ils n'étaient pas clairement différenciés des femmes. La propagande allemande tendait même à confondre les deux sexes dans ses appels aux travailleurs volontaires<sup>21</sup>. De ce fait, pour les hommes sensibles aux messages de l'occupant, les appels aux volontaires de la *Waffen-SS*, lancés en France dès 1943<sup>22</sup> offraient un plus grand pouvoir d'identification : « Avec tes camarades européens sous le signe SS tu vaincras<sup>23</sup> ! »
- 14 À l'opposé, le discours de mobilisation de la France combattante était aussi profondément sexué. L'analyse textuelle des sources discursives émanant de la Résistance ou de la France libre (tracts, brochures, papillons, discours radiophoniques...) met en évidence un imaginaire résistant structuré par une catégorisation sexuée des comportements des Français face à l'occupant : l'acceptation de la défaite et la collaboration relevaient

d'attitudes féminines, c'était la France qui « se couche », alors que l'honneur commandait de « se redresser » ; la résistance correspondait ainsi à un comportement masculin<sup>24</sup>. La France combattante était donc la France virile, la France « debout », la France « dressée », « la France qui se bat », tandis que Vichy, la collaboration formaient une France « déshonorée », « soumise », « asservie », une France à la virilité perdue. À la différence de Vichy et des groupes collaborationnistes fascistes, la France combattante démocratique n'a pas développé un projet de restauration d'une identité masculine menacée à travers un imaginaire de l'homme nouveau. Nonobstant, les thèmes de la renaissance française et de la virilité de la nation étaient affirmés dans la dynamique de guerre : la France défaite, mais en reconstruction, se dirigeait vers la Victoire. « Français de la nouvelle France [...] vous les hommes libres, vous les hommes jeunes, vous les hommes courageux, soyez dignes de la France nouvelle, libre, jeune, courageuse qui sortira de la victoire<sup>25</sup>. » Cette thématique de la renaissance française par la restauration des valeurs viriles recouvrées dans la guerre resta prégnante au moment de la Libération, puis dans la phase de reconstruction. Dans l'imaginaire de l'après-Libération, la Libération elle-même n'était qu'une étape, nécessaire, mais insuffisante, vers le « redressement national<sup>26</sup>. »

- 15 Par ailleurs, les discours de mobilisation des Français contre l'occupant et Vichy, que ce soit pour rallier la France libre, les cadres de la Résistance, ou tout simplement pour résister moralement à l'occupation, stimulaient les identités masculines et féminines. Ils créaient ainsi les contraintes morales amenant les Français et les Françaises à suivre les mots d'ordre de ceux qui n'acceptaient pas la défaite. Les mobilisateurs de la France combattante s'adressèrent d'abord aux hommes, les appels spécifiques aux femmes étant moins nombreux et plus tardifs<sup>27</sup>. Il s'agissait de rassembler d'abord les hommes par l'évocation du mythe de la virilité : les consignes de résistance ou de rébellion visaient les soldats, les « hommes libres », les travailleurs patriotes chargés du sabotage. Plus encore, du côté de la France libre comme de la Résistance, l'image de l'homme mise en avant était celle du « volontaire » prenant les armes pour défendre la nation. Le stéréotype ancien de la virilité du citoyen en armes, qui avait dessiné l'image de l'homme depuis la Révolution française, était une nouvelle fois exalté.
- 16 Dans l'incapacité de mobiliser par la contrainte, la France libre, la Résistance, Vichy et les formations collaborationnistes, voire la *Waffen-SS*, par des voies différentes et avec des succès variés, avaient convergé dans la stimulation d'une identité virile reposant sur les valeurs patriotiques, les vertus militaires et l'image du volontaire. Ce mythe était très actif à la Libération. On l'observe dans les théories de « jeunes gens » montés au maquis à la suite du débarquement de Normandie. De juin à août 1944, les Forces françaises de l'intérieur (FFI)<sup>28</sup> passèrent de 100 000 à 500 000 volontaires en armes. Ce chiffre, à première vue énorme, doit être relativisé, au regard des cinq millions d'hommes appelés sous les drapeaux en septembre 1939. On observe également la prégnance du mythe dans la structuration identitaire des hommes non mobilisés qui se dotèrent d'une identité de volontaire, tels ceux empêchés de rallier les groupes FFI ou FTPF (Francs tireurs partisans français) pour des raisons variées<sup>29</sup>. Il est intéressant d'observer, à l'échelle individuelle, certains ratés de cette mobilisation. Tels ces jeunes hommes en quête d'un groupe de combat, mais qui ne trouvèrent pas « chaussure à leur pied ». MB et son frère éprouvèrent un besoin ardent de s'engager lors du débarquement<sup>30</sup>. Ils cherchèrent d'abord un maquis, mais la tradition familiale cultivait les valeurs militaires et était de sensibilité Action Française ; lorsqu'ils trouvèrent un groupe FTPF, ils se dépêchèrent de

quitter ce qui leur apparut être un nid de voyous. Ils partirent alors à la recherche de la deuxième division blindée (2<sup>e</sup> DB) du général Leclerc, sans jamais la trouver.

- 17 Derrière ces faits individuels, bien que seule une minorité d'hommes se soit mobilisée, y compris dans la phase d'insurrection, c'est sur l'image du volontaire en armes que le mythe de la virilité s'était en grande partie consolidé au cours de ce conflit. Au lendemain de la guerre de 1914-1918, en France, les courants pacifistes du mouvement combattant, majoritaires, avaient induit l'amorce d'un découplage de l'image de l'homme de celle du soldat. La guerre n'était plus considérée comme le lieu privilégié de l'aventure virile, elle était devenue une expérience déshumanisante, le combattant, un homme ordinaire avec ses faiblesses. C'était ici la transmission de leur expérience de guerre au reste de la société<sup>31</sup>. Cette dévirilisation du guerrier est observable dans l'évolution de l'image dominante du poilu affirmée jusqu'en 1939-1940, dans le cinéma, la littérature, la chanson populaire de « la drôle de guerre », les affiches de mobilisation. Dans cet imaginaire, le poilu, personnage pétrifié dans sa résolution, campe sur la ligne de fortification et protège la nation sans avoir besoin de lutter. Antoine Prost considère que « dans le cadre de représentations façonné par la guerre de 1914, faire la guerre n'était plus pensable », « la Résistance viendra de Français qui ne les partageaient pas, soit qu'ils continuent à adhérer aux représentations d'avant-guerre, soit qu'ils élaborent de nouvelles représentations, où la liberté et le respect des hommes jouent un rôle structurant<sup>32</sup> ». En effet, à la marge de ces représentations collectives émises par les milieux pacifistes anciens combattants, dominantes dans l'imaginaire national de la France des années 1920 et 1930, des courants vivaces continuaient de cultiver les mythologies de la guerre et la virilité du champ de bataille. Dans les milieux conservateurs, et à l'extrême droite, des sensibilités militaristes exaltaient toujours l'aventure martiale. Elles inspièrent, en particulier, un courant important de la littérature de guerre, celui des mémoires héroïques, celui des récits édifiants des combattants des tranchées ou des expéditions coloniales. À gauche, les intellectuels antifascistes et la mouvance communiste, en se séparant du mouvement pacifiste intégral lors de la montée des périls, renouèrent avec le mythe de la virilité par les armes dans la seconde moitié des années 1930. Dans ces milieux animés par le parti communiste et la CGT, la réception de la guerre civile espagnole, la formation des brigades internationales en particulier, participèrent au renouveau de cet imaginaire où étaient associés le peuple, la virilité et la lutte armée<sup>33</sup>. Ces différentes sensibilités, minoritaires avant la Seconde Guerre mondiale, ont souvent formé les premiers bataillons dispersés des volontaires de la France combattante<sup>34</sup> : à travers leur engagement dans la Résistance ou dans la France libre, ceux-ci adhéraient à des valeurs patriotiques, éthiques et politiques, tout en obéissant aussi à un modèle de virilité, y compris lorsque ces patriotes de la première heure étaient des femmes<sup>35</sup>. Les luttes menées par la Résistance et la France libre ont conduit à diffuser, à renforcer, à étendre cette culture de la virilité. De ce fait, de 1940 à 1944, dans l'imaginaire collectif, l'image des combattants a changé : de la confiance dans le poilu hiératique gardien du territoire depuis la ligne Maginot, on a glissé vers l'héroïsation du patriote en armes, celle du commando SAS, ou du combattant de la 2<sup>e</sup> DB<sup>36</sup>. Ce n'est pas seulement l'évolution de la nature des combats qui a conduit à ce réaménagement des représentations d'un combattant figé vers un guerrier actif, l'exaltation du partisan traduit aussi un réinvestissement de l'image d'une virilité agressive dans les mythologies du masculin.



- 18 La concurrence des imaginaires pendant les années noires atteste d'une quête d'identité masculine au sein d'une nation fragmentée par la défaite. Qu'en est-il des individus ? La quête d'un masculin est-elle observable à cette échelle ?

## Trajectoires de collaborateurs armés en Bretagne à la fin de l'Occupation et identité de genre

- 19 L'obéissance à un modèle culturel de virilité, en réponse aux enjeux d'identité de sexe posés par la guerre, se vérifie en particulier dans la trajectoire des jeunes hommes enrôlés sous l'uniforme SS, ou sous les ordres de l'occupant, soit la forme la plus extrême et la plus marginale de la collaboration. Une dizaine de milliers de Français ont fait la guerre sous uniforme allemand, en s'engageant dans la LVF à partir de 1941 ou dans la velléitaire Légion tricolore en 1942, puis comme « grenadier volontaire SS français » dans la *Waffen-SS* en 1943, devenue la « brigade d'assaut des volontaires SS français » en 1944, enfin dans la « division Charlemagne » de la *Waffen-SS* fin 1944. À ces grosses unités, s'ajoutent les effectifs réduits de la Phalange africaine et des différents groupes d'autoprotection SS, qui, à la fin de la guerre, menaient des opérations sur le territoire français.
- 20 Les études sur le collaborationnisme armé remontent à la fin des années 1960 et au début des années 1980. Elles se sont appuyées essentiellement, en raison des archives disponibles à l'époque, sur des sources narratives, notamment des rapports allemands et des documents internes aux milieux de la collaboration. D'autres travaux, portant sur la milice Darnand, ont été réalisés à partir d'archives policières françaises<sup>37</sup>. Les analyses convergent pour souligner la permanence du facteur politique dans la trajectoire des collaborationnistes militaires : militants ou sympathisants des groupes collaborationnistes, voire vichystes, ils affichaient dans leur engagement des convictions anticomunistes plus ou moins raisonnées. Partant de ce constat, les différents auteurs ont réalisé une typologie des collaborateurs militaires : à une minorité d'intellectuels, militants, souhaitant mettre en application leur idéal en s'engageant coûte que coûte au côté des Allemands, se seraient joints une majorité de jeunes et de chômeurs en quête d'action, attirés par les soldes élevées proposées par les troupes d'occupation. Pour autant, le profil socio-générationnel varie selon les formations. La part des sans-emploi et des aventuriers recrutés par les collaborationnistes parisiens semble dominante dans la distribution des effectifs de la LVF ; les officiers et sous-officiers d'active auraient formé un pourcentage élevé de la Légion tricolore, tandis que la brigade française de la *Waffen-SS* aurait essentiellement attiré une jeunesse « enflammée » par les propagandes collaborationnistes et nazie<sup>38</sup>.
- 21 À partir d'un échantillon réunissant des Français engagés à la fin de l'occupation dans ces unités SS, ou assimilées, on observe des hommes souffrant d'une situation économique et familiale bouleversée par la guerre, qui attestaient d'un itinéraire collaborationniste militant ou d'un compagnonnage avec l'extrême-droite, certes, mais qui vivaient aussi une crise d'identité masculine.
- 22 Notre échantillon rassemble des miliciens provenant de trois formations de combat anti-maquis en opération en Bretagne en mai/juillet 1944. Deux étaient des unités SS. La *Selbstschutzpolizei*, créée en janvier 1944, était un groupe SS, dit d'autoprotection, formé de 12 combattants commandés par un adjudant allemand. Ces unités avaient été organisées à

l'initiative de la Ligue française présidée par Pierre Constantini pour combattre, en France, les nids de partisans, dans le prolongement de la lutte contre le bolchevisme aux côtés de l'Allemagne. Après avoir reçu une formation militaire à l'école de Taverny en région parisienne, trois groupes de miliciens furent envoyés, en mai 1944, en mission en province : en Bourgogne, dans le sud-ouest toulousain et en Bretagne<sup>39</sup>. La deuxième unité SS était le *Bezen Perrot*. Il s'agissait d'un groupe caractéristique des collaborations ethniques qui ont perçu dans l'Europe nazie l'opportunité d'une existence nationale. Dans l'ouest de la France, le courant collaborationniste le plus radical du Parti national breton (PNB), le groupe *Breiz Atao*, sous la direction de Célestin Lainé, avait choisi d'organiser une milice SS bretonne, le *Bezen Perrot*, censée former une unité d'élite. Elle devait représenter le noyau de la future armée nationale de la Bretagne indépendante. Ce groupe « d'autoprotection breton » a été installé à Rennes fin 1943 ; 70 à 80 miliciens reçurent dès lors une formation militaire. Les premiers furent actifs sous les ordres du SD de Rennes dès février, les SS bretons n'étant pas engagés dans des opérations contre les maquis avant mai/juin 1944. La dernière formation est un groupe paramilitaire du PPF, le groupe d'action pour la justice sociale (GAJS), unité tardive, les dirigeants du PPF voulant eux aussi participer militairement à la lutte contre les maquis aux côtés des Allemands. Un peu plus de 25 miliciens furent recrutés dans l'Ouest en mai 1944. Ils reçurent aussitôt une formation antiguérilla en région parisienne. Rentrés à la veille du débarquement de Normandie, ils étaient en activité en Bretagne en juin 1944. Ces trois groupes paramilitaires ont directement été impliqués dans les combats contre la Résistance, sous uniforme SS, ou sous direction SD pour le GAJS. Lors des opérations, ils étaient en général fondus dans les unités allemandes. Ils ont rarement agi seuls, ou aux côtés de la milice Darnand. Liés à la troupe allemande en déroute, ils accompagnèrent la répression de l'insurrection de l'été 1944 par la terreur et l'exercice de violences extrêmes, en participant aux arrestations, aux tortures, aux exécutions sommaires de résistants, de leurs proches ou de simples suspects de sympathies gaullistes, et en commettant toutes sortes d'exactions, viols, pillages, assassinats. Fuyant dans les convois de l'occupant avec armes et bagages, entraînant leur famille dans ce nouvel exode, ils furent nombreux à séjourner outre-Rhin et à y recevoir un complément de formation militaire, se préparant à rentrer en France dans la clandestinité puis à reprendre l'action, tandis que d'autres combattirent sur le front oriental, jusqu'à la capitulation du III<sup>e</sup> Reich. Le choix de l'Allemagne au moment du repli, surtout la radicalisation des comportements violents n'autorisaient pas les remords ni les reculades ; la plupart de ces hommes y laissèrent leur vie ou y ont gagné l'exil.

- 23 Ces collaborationnistes militaires furent jugés et condamnés par les tribunaux d'épuration à la Libération quand ils étaient identifiés. Grâce aux procédures judiciaires, on dispose d'une source exceptionnelle pour reconstituer les histoires de vie d'hommes et de femmes qui, dans d'autres circonstances, n'auraient pas laissé de traces dans les archives. Encore faut-il que les dossiers soient accessibles et garnis. Tout en détenant des informations parcellaires pour la plupart des miliciens de ces trois unités, une quarantaine de procédures sont complètes : 18 dossiers sur les 26 membres du GAJS, 5 pour les 12 Français de la *Selbstschutzpolizei*, 18 procédures de SS Perrot pour une troupe 70 hommes environ.
- 24 Certes, l'engagement des hommes de ces trois unités correspond à des enjeux historiques spécifiques : à la différence de la milice Darnand ils se sont placés sous l'autorité allemande ; par rapport à la LVF ils sont intervenus sur le théâtre français. Néanmoins,

cet échantillon recoupe les principales caractéristiques sociologiques signalées pour les autres formations collaborationnistes combattantes. C'était des hommes jeunes, plus des deux tiers ne dépassaient pas 25 ans, un tiers environ n'avait pas plus de 20 ans. Ils étaient principalement issus des classes populaires et secondairement des classes moyennes. Ils confirmaient en général des trajectoires de militants ou de sympathisants des milieux collaborationnistes proches du PPF, ou du PNB. Les plus jeunes affirmaient une conscience politique parfois plus profonde que leurs aînés. Des trois *Bezen Perrot*, les plus jeunes, – ils sont nés en 1926 et 1927 –, le premier, sympathisant du PNB dès 1938 à 12 ans, adhéra à ce parti en 1943 ; l'autre a pris sa carte en 1942 ; le troisième était attiré par le PNB depuis 1943<sup>40</sup>. À la *Selbstschutzpolizei* : le benjamin, né en 1928, était déjà membre de la Milice révolutionnaire française en 1941, à 13 ans, avant de s'engager dans l'armée allemande la même année<sup>41</sup>. Au GAJS, le moins âgé, né en 1927, était passé par l'organisation de jeunesse du PPF, le JNP, avant d'être recruté pour le GAJS<sup>42</sup>. En général, leur casier judiciaire était vierge avant qu'ils ne basculent dans ces organisations. Quant à ceux qui avaient été déjà condamnés, aux alentours de 40 % des GAJS et de la *Selbstschutzpolizei*, 25 % des miliciens Perrot, il s'agissait en général d'une criminalité issue de la situation de guerre (vols, trafics, escroqueries). Mais ils ne formaient pas une population interlope, à la différence du groupe Bonny-Laffont de la rue Lauriston.

- 25 Le principal clivage sociologique opposant les miliciens Perrot au GAJS et à la *Selbstschutzpolizei* relève de la sociologie des partis politiques à l'origine de ces organisations. Les militants bretons avaient reçu une formation intellectuelle plus élevée : le groupe dénombrait au moins cinq instituteurs, des étudiants, des élèves ingénieurs, 45 % de notre échantillon (8 miliciens sur 18) provenant des classes moyennes. Par contre, les classes populaires, notamment les ouvriers, représentaient 80 % du GAJS. Certes, il existe des cas singuliers intéressants en eux-mêmes, certains miliciens étant âgés de presque 40 ans et pères de famille. L'un des GAJS, né en 1907, était marié et père de trois enfants<sup>43</sup>. Au sein du PPF erraient d'anciens communistes, dont un ex-secrétaire des Jeunesses communistes<sup>44</sup>. Il y avait aussi des vétérans, tel cet ancien communiste membre des brigades internationales qui avait d'abord souscrit un engagement de trois ans dans les zouaves marocains<sup>45</sup>, ou le doyen de la *Selbstschutzpolizei* qui avait combattu au Maroc dans la Légion étrangère<sup>46</sup>.
- 26 Cet échantillon reproduit un profil du collaborateur armé voisin de celui des autres formations collaborationnistes militaires étudiées précédemment. Autrement dit, les clefs du basculement de ces individus dans ces organisations consisteraient dans une trajectoire politique cohérente, – y compris pour les rares ex-communistes ayant suivi Jacques Doriot au PPF –, et dans un vécu particulier sous l'Occupation.
- 27 La notion d'engagement, pour une cause désespérée les menant droit au sacrifice, est fondamentale pour comprendre la démarche de ces hommes. Ils étaient des volontaires. Leur culture politique était souvent solide malgré leur jeune âge. Pour d'autres, même si leurs références politiques étaient plus confuses, ils adhéraient néanmoins à un combat contre des ennemis précisément identifiés. Dans un courrier privé, un SS français en Allemagne rappelait : « Si je me suis engagé à la *Waffen-SS*, premièrement, c'est volontairement et deuxièmement, c'est parce que je suis de cœur et d'esprit avec mes camarades allemands qui luttent pour l'Europe Nouvelle contre les hordes barbaresques, soviétiques et anglo-américaines<sup>47</sup>. » Prenons l'exemple des miliciens signalés comme peu intelligents, voire débiles légers, par les psychiatres chargés de les examiner. L'examen mental étayant le dossier d'YN concluait à l'irresponsabilité relative et amena le jury à la

clémence. Le médecin avait signé : « Nous avons relevé chez lui un état de débilité mentale avec troubles de la mémoire, du jugement et réactions dépressives qui nous font considérer sa responsabilité comme atténuée<sup>48</sup>. » Celui-ci prétendait avoir adhéré au PNB qu'il croyait être le parti napoléonien breton, justifiant son engagement par sa volonté de venger l'Empereur sur le front russe ! Le psychiatre le dit « sincère<sup>49</sup> ». Certes, la mythologie de la Grande Armée impériale était au nombre des thèmes de la propagande pour la croisade antibolchevique orchestrée par la LVF et la Légion tricolore. Ce vieux briscard avait pourtant déjà adhéré au PNB en 1932. Compagnon de route du mouvement national breton, il s'était enrôlé dans la LVF en 1943. Engagé sur le front soviétique avec son frère, ce dernier ayant perdu la vie au côté de l'*Ostheer*, à son retour il renoua avec le mouvement *Breiz Atao*, puis entra au *Bezen Perrot* début 1944. AM, le psychiatre le dit « sans être débile [...] peu intelligent » et doté « de notions scolaires élémentaires en dessous du certificat d'études primaires<sup>50</sup> ». Bien que milicien peu actif au sein du GAJS, il se vantait en prison, auprès d'autres détenus, de son parcours au PPF et des actions commandos menées contre les maquis<sup>51</sup>.

- 28 Certes, la guerre, l'Occupation ont fait sombrer ces jeunes hommes dans ces formations souvent après une errance économique. Mais pratiquement tous ont répondu à un désir d'engagement dans des unités combattantes. Les circonstances les ont amenés à choisir un camp, celui du nazisme, celui de la Bretagne dans une Europe allemande, celui de l'anticommunisme, ou pour le moins celui du collaborationnisme contre les maquis et la libération nationale. Autre témoin, Christian de La Mazière explique sa décision de s'engager dans la *Waffen-SS* en août 1944 alors qu'il était à Paris non pas à cause d'une impossible alternative, – au contraire selon lui, il pouvait encore faire marche arrière malgré son passé collaborationniste –, mais en raison du sentiment qu'il devait accomplir ce choix pour être cohérent envers lui-même. Il place d'ailleurs en exergue de son témoignage une citation de Pierre Drieu La Rochelle censée résumer sa trajectoire en une courte phrase : « On est plus fidèle à une attitude qu'à des idées<sup>52</sup>. »
- 29 Les données politiques et économiques restent en effet insuffisantes pour expliquer pourquoi la plupart de ces jeunes hommes se sont abîmés dans la lutte armée. En effet, la trajectoire de ces miliciens, surtout chez les plus jeunes, confirme souvent un manque affectif, principalement du côté du père : 27 des 41 miliciens, soit 66 % de l'échantillon, souffrent d'un déficit paternel. Nous entendons par déficit paternel la nature, variée mais toujours altérée, des relations que ces miliciens entretenaient avec leur père. Déficit peut signifier que le père était décédé avant ou au début de l'adolescence ; ils ne l'ont pas connu (né sous X, pupille de la nation). Certains ont vécu séparés de lui, car les parents ne s'entendaient pas. Parfois leur père les a « placés » chez une tutrice ; ils ont pu être chassés du domicile. Pour d'autres, bien que présent au domicile, le père était fortement diminué : dépressif profond, gravement malade, grand invalide de guerre. La distribution selon les unités est à peu près semblable : 3 des 5 *Selbstschutzpolizei* signalent un déficit paternel, 12 des 18 GAJS, 12 des 18 *Bezen Perrot*. En limitant aux plus jeunes, les résultats deviennent encore plus significatifs : le manque du père concerne les 2 *Selbstschutzpolizei* âgés de 20 ans et moins, 8 des 8 GAJS de cette même catégorie, 3 des 5 *Bezen Perrot* de cette classe d'âge. Si on passe aux moins de 25 ans, ils sont 3 des 4 *Selbstschutzpolizei* de cette tranche, 12 des 13 GAJS de cette catégorie, 7 des 11 *Bezen Perrot*, soit entre 64 et 92 % selon les unités, au regard des informations présentes dans les dossiers. Le clivage entre le *Bezen Perrot* et les deux autres unités réapparaît et témoigne une fois encore de la sociologie de ces organisations. Le phénomène régionaliste propre au *Bezen Perrot*

présentait des individus davantage insérés dans leur environnement, par rapport aux autres miliciens souvent originaires de la région parisienne et soumis à une mobilité géographique plus importante au cours de la guerre.

- 30 Les trois *Bezen Perrot* les plus jeunes souffraient d'un père très diminué, tout en vivant des situations familiales variées. Le père d'AG était présent à la maison, mais grand mutilé de guerre, notamment aveugle, il était pensionné à 120 %<sup>53</sup>. Quant à CG, né aussi en 1926, fils unique, son père était paralysé à la suite d'une attaque cérébrale en 1940, il avait moins de 14 ans. L'assistante sociale décrit une situation « insupportable » au foyer, les parents ne s'entendant pas, et elle précise après enquête de voisinage : CG « était emporté et violent, il frappait son père et sa mère et les injurait mais (les voisins) reconnaissent qu'il savait mieux que sa mère soigner son père ». Surtout, sa filiation masculine a été profondément marquée par la Grande Guerre : son père s'était porté volontaire dans la marine en 1918, alors que le grand-père paternel était mort au début du conflit à la bataille de Dixmude où il avait combattu comme fusilier marin ; quant au grand-père maternel, dépressif après la guerre, il s'était suicidé en 1931<sup>54</sup>. Il en est de même pour le troisième *Bezen Perrot*, le plus jeune, XM. L'assistante sociale rapportait, comme le psychiatre, que le père était en bonne santé jusqu'à la guerre de 1914-1918 ; depuis une commotion cérébrale subie aux tranchées, il était sourd, dépressif, il buvait et souffrait de surmenage alors qu'il faisait profession de jardinier. Le père était violent, sévère, nerveux ; en fait, précise l'assistante sociale, « la mère et la sœur aînée sont les chefs de famille ». La sœur aînée suivait des études brillantes à l'université, elle était « l'orgueil de la famille », les deux garçons étant systématiquement comparés à leur grande sœur, alors que XM pâtissait « d'une intelligence moyenne » précisait le psychiatre<sup>55</sup>.
- 31 Des miliciens Perrot plus âgés ont vécu des trajectoires familiales semblables. YL, né en 1917, n'a pas connu son père « décédé aux armées en 1918 ». D'abord élevé par sa grand-mère, il retrouva sa mère à l'âge de 9 ans<sup>56</sup>. Quant à JM, né en 1919, son père, Croix de Guerre, atteint de dépression, s'était suicidé en 1922 ; au demeurant l'oncle paternel s'était également donné la mort à la même époque. De fait, JM avait affirmé au médecin psychiatre « que le fait d'avoir vécu pendant plusieurs années dans une atmosphère familiale uniquement féminine, l'avait mal préparé à la lutte pour la vie<sup>57</sup> ». C'était ici l'écho de cette idée répandue dans les traités d'éducation, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que trop d'amour maternel pouvait conduire à des catastrophes<sup>58</sup>.
- 32 Nombre des miliciens des deux autres unités ont raconté des histoires familiales similaires. HB du GAJS, né en 1924, était pupille de la nation : son père, d'abord titulaire d'une pension d'invalidité de 100 %, mourut des suites de la guerre en 1928<sup>59</sup>. Quant à LC, il était lui aussi pupille de la nation ; son père décéda des suites de la guerre en 1935, alors qu'il avait 13 ans<sup>60</sup>. JM avait trois ans quand sa mère mourut en 1922. Son père, grand invalide et aveugle de guerre, bardé de décorations de la Grande Guerre, le confia à une tante pour vivre avec sa seconde épouse. D'abord élevé par cette tante maternelle, il fut ensuite placé chez une tutrice, « un ménage de retraités » précise la fiche de police<sup>61</sup>. Enfin, suit la kyrielle des trajectoires des pauvres gosses : DT n'a pas connu son père, puisqu'il avait un an à sa mort en 1927 ; élevé par sa grand-mère maternelle jusqu'à son décès, il rejoignit alors sa mère, il était alors âgé de 8 ans<sup>62</sup>. RS, de la *Selbstschutzpolizei*, était né en 1928 ; son père mourut en asile psychiatrique en 1941 ; âgé de 13 ans, il traversa seul l'Occupation, tout en conservant des relations épisodiques avec sa mère et son beau-père<sup>63</sup>. Ces jeunes hommes étaient la représentation extrême de cette génération des sans père engendrée par la guerre de tranchées, à une époque où l'image

du père autoritaire demeurait le canon d'une famille bien gouvernée, bien que les nouvelles générations aient commencé à contester l'étouffante figure patriarcale<sup>64</sup>.

- 33 Un itinéraire politique à l'extrême-droite associé à une histoire familiale douloureuse, souvent profondément marquée par la guerre 1914-1918, leur ferait trouver dans le fascisme un cadre d'autorité, que certains réclament de manière explicite : BD, né en 1920, dont le père est décédé en 1942, fut d'abord élevé par sa mère, et il ne fut scolarisé qu'à l'âge de 11 ans ; le psychiatre précisa d'ailleurs que « la fréquentation tardive des établissements scolaires » posait problème. Le rapport médical signalait que BD ne connaissait pas de troubles du comportement tant qu'il s'était trouvé épaulé par le milieu familial ou « encadré dans le métier militaire, mais dès qu'il fut livré à lui-même tout aurait changé ». Cette quête de BD, à la recherche d'un cadre d'autorité pouvant lui permettre de construire son identité masculine, il la dévoile en témoignant sur sa peur des femmes. Malgré son jeune âge, elles jalonnent son existence et marquent ses échecs. Notamment, il souffre de son incapacité à former un foyer et d'une obsédante culpabilité de la masturbation qu'il ressent comme une insupportable pathologie ; il aurait été initié à cette pratique honteuse par une « indigène » du Tonkin, alors qu'il était un jeune adolescent, confiait-il au médecin<sup>65</sup>. On discerne cette quête d'une virilité inaccessible chez AM, dit le Crevot tant sa constitution était fragile, probablement en raison de la pathologie alcoolique de son père, dans ses récits des actions contre les maquis dont il se targuait et auxquelles il n'avait jamais participé. MS, qui souffrait d'un accident du fémur, s'inventa une fine blessure sur le front russe dans la LVF, alors qu'en raison de ce handicap, réformé, il n'avait pas effectué de service militaire<sup>66</sup>. Quant à TD, il s'abîma dans le GAJS alors que, précédemment, il avait voulu contracter un engagement dans la gendarmerie, mais « le gendarme auquel je me suis adressé a ri et m'a déclaré qu'on n'acceptait pas les "infirmes" dans l'armée française » : bègue, il avait en effet d'énormes difficultés à s'exprimer<sup>67</sup>.
- 34 Il s'affirme ainsi un trait psychologique et familial qui, sans être systématique, apparaît important, notamment chez les plus jeunes, en complément d'une trajectoire politique à partir de laquelle ils ont basculé dans le collaborationnisme armé : un déficit paternel entraînant une quête du masculin, l'attraction d'une autorité militaire, et parallèlement un besoin de compensation dans la recherche et l'affirmation d'une certaine virilité. Cette quête identitaire, dans une France défaite, conduisait au désir de revivre l'héroïque guerre des pères et des grands-pères, tout en s'identifiant aux vainqueurs, les Allemands. Certains pouvaient aussi accomplir la répudiation symbolique du père en revêtant l'uniforme nazi. Le père, héros absent, pèse souvent sur leur trajectoire, au même titre que l'univers féminin, dans lequel beaucoup étaient confinés, semble lourd à supporter. TD déclarait d'une manière brutale : « Si à l'âge de 17 ans je suis entré au service allemand c'était uniquement pour quitter ma mère. » Quant à la recherche du père, elle le hante : « Je ne sais rien sur lui [...] ma mère m'a toujours refusé de me donner des renseignements à son sujet. Je ne connais pas la famille de mon père. Je ne sais d'ailleurs pas s'il avait de la famille<sup>68</sup>. » Parfois, le père, héros trop pesant, étouffait l'épanouissement du jeune homme incapable de se poser à la hauteur d'un combattant des tranchées. AG souffrait de l'autorité écrasante de son père grand invalide de guerre<sup>69</sup>. JM, encore en 1948, implorait la clémence pour l'aider à se réhabiliter « aux yeux de mon père aveugle de guerre 14-18 », dans une demande de recours en grâce<sup>70</sup>.

.

- 35 Cet échantillon est caractéristique de l'engagement des collaborationnistes radicaux de la dernière heure. Tout en infirmant le mythe de *Lacombe Lucien*<sup>71</sup>, il ne faudrait pas non plus réduire le profil du milicien à celui de l'orphelin, de l'infirmes, du pauvre gosse à la recherche du père, trouvant dans le nazisme un référent d'autorité. Par contre, ces trajectoires singulières vérifient dans la démarche des miliciens une quête du masculin, ainsi qu'une relative adéquation entre le mythe fasciste de la virilité et leurs aspirations à vivre leur condition masculine. En mettant la focale sur cette recherche identitaire, on discerne dans l'itinéraire de ces collaborationnistes des hommes qui fuient un environnement féminin. À l'échelle collective ce pourrait être la France de Vichy, désarmée et démobilisée, et dont l'espace public avait été progressivement vidé de ses hommes au fil de l'Occupation<sup>72</sup> : 1 700 000 Français prisonniers de guerre et requis du STO végétaient encore en Allemagne en 1945 (soit plus de 6 % de la population totale), des dizaines de milliers avaient été déportés, aux alentours de 100 000 jeunes patriotes étaient déjà montés au maquis à la fin du mois de juin 1944 ; ces absences venaient s'ajouter aux effets de la surmortalité masculine entraînée par les deux guerres. Par des itinéraires variés, ils cherchaient un cadre d'affirmation de leur masculinité : ils ont perçu dans le collaborationnisme en uniforme, dans le pouvoir que leur conférait l'exercice de la brutalité et dans la guerre, leur voie pour accomplir une virilité qu'ils pensaient étouffée, menacée, niée.
- 36 Témoignant sur un « gestapiste » français qui, avant de sombrer dans les basses œuvres de la collaboration, était un petit commerçant rangé, un témoin raconte, « dès qu'il franchissait le seuil de la *Gestapo*, le bonhomme changeait de tout au tout. Il se redressait, prenait une allure plus virile <sup>73</sup> ». Autre itinéraire ? un *Waffen-SS* français écrivait à un proche en 1943 : « Je n'ai jamais eu honte de mon uniforme du temps où j'étais dans l'Artillerie Coloniale, et celui que je vais porter maintenant, j'en suis fier car il n'est pas porté par des poltrons, des fanfarons ou des pleutres ; il n'y a que des hommes sans peur, ni reproches. C'est une tenue qui est couverte de gloire, ce n'est pas une tenue de marionnette. Aussi, je tiens à te prévenir que je viendrai en permission en uniforme de *Waffen*<sup>74</sup>. » À une autre échelle, évoquant la diversité des idéaux qui avaient conduit les 7 600 Français à former la division Charlemagne fin 1944, Christian de la Mazière écrivait : « Combien d'entre nous, par exemple, se feront tuer sur place sans savoir vraiment pourquoi, simplement parce qu'à travers la *Waffen-SS*, ils revivaient l'épopée des cadets de Saumur ou, plus encore, toute la mythologie héroïque de 14-18<sup>75</sup> ? »
- 37 L'engagement armé des collaborationnistes témoigne d'un courant peu étudié, mais très présent en France après 1914-1918, qui voyait toujours dans la guerre le creuset de la virilité ; dans les États fascistes cet imaginaire était en position hégémonique dans l'espace public. En porte-à-faux avec le courant pacifiste dominant, une littérature exaltant la virilité des tranchées existait dans la France des années 1920 et 1930<sup>76</sup>. Ce courant a participé à la formation de l'imaginaire patriotique des nouvelles générations dans les milieux conservateurs où se cultivaient les valeurs militaires. Ces milieux offrirent autant de recrues à la France libre qu'à la collaboration. Mais à la différence de la Résistance, on retrouve surtout parmi les collaborationnistes armés des hommes dans la traîne des courants militaristes anciens-combattants, qui pendant l'entre-deux-guerres n'avaient pas désarmé. Pour ces hommes d'extrême-droite, la défaite vérifiait le déclin, mais le projet de reconstruction nationale à partir d'une virilité désarmée prôné par Vichy était incompatible avec leur mythologie du masculin. Fascinés par l'armée

allemande, beaucoup cherchèrent aussi dans l'enrôlement SS à accorder leur moi-masculin avec leur image de l'homme.

- 38 Si l'adhésion au modèle fasciste de la virilité fut marginale en France, la crise du masculin avait été exaspérée par la défaite et l'occupation. La variété des discours mobilisateurs sur l'homme en témoigne, et plus encore le réinvestissement de l'agressivité dans les images de la virilité qui ont été émises au fil de la guerre, pour s'affirmer à la Libération. Ce masculin en crise a d'abord hésité sur l'image du travailleur désarmé, émanation de l'imaginaire pacifiste des vétérans des tranchées. Il s'est rétabli finalement sur le stéréotype ancien, plus ou moins consensuel, du volontaire en armes, et sur des représentations magnifiant une virilité exacerbée. De ce fait, la sortie de crise du masculin, inscrite dans la libération nationale, donna lieu à une réaction masculine sans précédent, par l'exercice de violences et d'une répression judiciaire particulièrement agressive à l'encontre des « collaboratrices », dont la manifestation la plus spectaculaire fut la tonte de milliers de Françaises par des patriotes, des résistants, des antifascistes, dans tous les départements français<sup>77</sup>. C'était l'affirmation que le masculin, et la virilité nationale, passaient par le rétablissement de la domination masculine sur le corps des femmes. Cette réaction masculine accompagnant la libération nationale est observable à l'échelle de l'Europe en 1945 : la plupart des régions qui ont subi l'occupation allemande semblent avoir connu des tontes. Nonobstant, les tontes ont aussi été pratiquées, antérieurement, sous des formes similaires, par des mouvements fascistes : ils affirmaient ainsi par la violence publique sur les femmes le rétablissement d'une virilité qui participait de leur conquête du pouvoir. Avant la Seconde Guerre mondiale, les tontes avaient été initiées par les Corps francs et les Nazis en Allemagne, et par les Phalangistes en Espagne au cours de la guerre civile.
- 39 En relation avec le mouvement profond d'une « souffrance masculine », inhérente aux bouleversements culturels du nouvel âge industriel, les guerres totales ont à la fois affirmé et altéré le masculin. Elles n'ont eu de cesse d'exacerber et de contester la domination masculine. En renforçant provisoirement les mythologies de la virilité, ne témoigneraient-elles pas davantage de la fragilité de l'identité masculine ?

---

## NOTES

1. Cet article correspond à la version française de « The quest for masculinity in a defeated France (1940-1945) », article publié dans *Contemporary European History*, Cambridge University Press (Grande-Bretagne), 2001, vol. 3, n° 10, p. 423-445. La bibliographie donnée en notes ne prend pas en compte les publications postérieures à 2001, date de sa première publication.

2. STEINBERG, Sylvie, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2000.

3. MOSSE, George L., *The Image of Man : The Creation of Modern Masculinity*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1996.

4. HÉRITIER, Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

5. BADINTER, Elisabeth, *XY. De l'Identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992.



6. Sur cette question la bibliographie est immense ; on ne citera que quelques exemples. NASH, Mary, *Defying Male Civilization : Women in the Spanish Civil War*, Denver, Arden Press, 1995 ; DOUGLAS, R.M., *Feminist Freikorps. The British Voluntary Women Police, 1914-1940*, London, Praeger, 1999 ; KINGSLEY KENT, Suzan, *Making Peace. The reconstruction of Gender in Interwar Britain*, Princeton, Princeton University Press, 1993 ; THÉBAUD, Françoise, *La Femme au temps de la guerre de 14*, Paris, Stock, 1986 ; BARD, Christine, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.
7. WHITES, Lee Ann, *The Civil War as a Crisis in Gender – Augusta, Georgia, 1860-1890*, Athens/London, The University of Georgia Press, 1995 ; BOURKE, Joanna, *Dismembering the Male*, London, Reaktion, 1996 ; VOLDMAN, Danièle, « Les bombardements aériens : une mise à mort du “guerrier” ? », dans DAUPHIN, Cécile et FARGE, Arlette (dir.), *De la Violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, p. 146-158.
8. HORVATH, Suzanne, « Philosophie au masculin ? Georg Simmel et les images de la virilité à l'aube de l'ère nazie », *The European Legacy*, 1997, Vol. 2, n° 6, p. 1027.
9. MOSSE, George L., *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World Wars*, New York & Oxford, Oxford University Press, 1990.
10. Pour le cas espagnol, voir VINCENT, Mary, « The Martyrs and the Saints : Masculinity and the Construction of the Francoist Crusade », *History Workshop Journal*, n° 47, 1999, p. 70-98.
11. KELLY, Michael, « The Reconstruction of Masculinity at the Liberation », dans KEDWARD, H.R. and WOOD, Nancy, *The Liberation of France. Image and Event*, Oxford & Washington D.C., BERG Publishers, 1995, p. 117-128.
12. FRISON-ROCHE, Roger, *Premier de Cordée*, Grenoble/Paris, Arthaud, 1943, p. 292.
13. ECK, Hélène, *La Guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Armand Colin, 1985, p. 126. Philippe Henriot, imposé par les Allemands comme secrétaire d'État à l'information et à la propagande de Vichy à partir de janvier 1944, milicien, orateur enflammé, prononçait deux discours par jour à Radio-Vichy avant d'être abattu par la Résistance le 28 juin 1944.
14. MCLAREN, Angus, *Sexuality and Social Order. The Debate over the Fertility of Women and Workers in France 1770-1920*, New York, Holmes and Meier, 1983.
15. POLLARD, Miranda, *Reign of Virtue. Mobilizing Gender in Vichy France*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1998.
16. Voir par exemple, CARAMINOT, Pierre, et MASSON, André, *Deux Messages des camps. Pour une mystique française - Vous et nous*, Paris, Plon, 1942.
17. DE LA PORTE DU THEIL, Joseph, *Un An de commandement des chantiers de la jeunesse*, Paris, Sequana, 1941, p. 18.
18. ARRII-BLACHETTE, D<sup>r</sup> Jean, *Volonté d'une génération*, Paris/Clermont, Éd. Fernand Sorlot, 1940, voir chapitre « la reconstruction de l'homme », p. 59 sqq.
19. *Le Cri du Peuple*, 4 décembre 1941.
20. TUMBLETY, Joan, « Revenge of the fascist knights: masculine identities in *Je suis partout*, 1940-1944 », *Modern & Contemporary France*, 1999, vol. 7, n° 1, p. 11-20.
21. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine – Nanterre (BDIC), collection de tracts allemands, O pièce 22836.
22. Cf. loi autorisant des Français à s'engager dans des unités SS françaises promulguée au *Journal officiel* le 23 juillet 1943.
23. BDIC, affiche allemande de 1943.
24. DOUZOU, Laurent, « La résistance une affaire d'hommes ? », dans ROUQUET, François, et VOLDMAN, Danièle, *Identités féminines et violences politiques (1936-1946)*, Paris, Les Cahiers de l'IHTP, n° 31, 1995, p. 23-24.
25. Discours du Général de Gaulle du 30 juillet 1940.

26. CAPDEVILA, Luc, *Les Bretons au lendemain de l'Occupation. Imaginaire et comportement de guerre (1944-1945)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999.
27. SCHWARTZ, Paula, « Partisanes and gender politics in Vichy France », *French Historical Studies*, 1989, vol. 16, n° 1, p. 126-151 ; CAPDEVILA, Luc, « La mobilisation des femmes dans la France combattante 1940-1945 », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 12, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.
28. Il s'agit des groupes de partisans rassemblés officiellement sous un commandement unifié lors des combats de la Libération.
29. CAPDEVILA, Luc, *Les Bretons au lendemain de l'Occupation...*, *op. cit.*
30. MB, né en 1922, entretien du 30 avril 1993.
31. PROST, Antoine, *Les anciens Combattants*, 3 volumes, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977.
32. PROST, Antoine, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », dans BECKER, Jean-Jacques (dir.), *Guerres et cultures 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 22.
33. MOSSE, George L., *Fallen Soldiers...*, *op. cit.*
34. KEDWARD, Harry Roderick, *Resistance in Vichy France*, Oxford, Oxford University Press, 1978.
35. Lire par exemple, BOHEC, Jeanne, *La Plastiqueuse à bicyclette*, Paris, éd. du Félin, 1999 (1975 pour la première édition) ; FRIANG, Brigitte, *Regarde-toi qui meurt*, Paris, éd. du Félin, 1997 (1970 pour la première édition). Ces femmes patriotes, issues des milieux militaristes conservateurs, rapportent avoir été attirées très jeunes par les récits de guerre et avoir été fascinées par le feu.
36. CAPDEVILA, Luc, « Le mythe du guerrier et la construction d'un « éternel masculin » après la guerre », *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, n° 2, 1998, p. 607-623 ; sur le cinéma cf. LINDEPERG, Sylvie, *Les Écrans de l'ombre. La Seconde Guerre mondiale dans le cinéma français (1944-1969)*, Paris, CNRS éditions, 1997.
37. Les travaux les plus importants concernent la LVF, les divisions SS engagées sur le front oriental et la milice de Joseph Darnand, cf. DAVEY, Owen Anthony, *La Légion des volontaires français contre le bolchevisme. A study in the military aspects of french collaboration 1941-1942*, Master of Arts, Saint Thomas University, New Brunswick, 1969 ; MERGLEN, Albert, « Soldats français sous uniformes allemands 1941-1945 : LVF et « Waffen-SS » français », Paris, *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, 1977, n° 108, p. 71-84 ; DELPERRIÉ DE BAYAC, Jacques, *Histoire de la milice 1918-1945*, Paris, Fayard, 1969 ; LUIRARD, Monique, « La milice française dans la Loire », *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, 1973, n° 91, p. 77-102 ; ORY, Pascal, *Les Collaborateurs 1940-1945*, Paris, Seuil, 1976 ; VEILLON, Dominique, *La Collaboration. Textes et débats*, Paris, Librairie Générale Française, 1984.
38. MERGLEN, Albert, « Soldats français... », *op. cit.*
39. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1310 W, Rapports sur les formations paramilitaires qui ont coopéré en Bretagne avec les troupes allemandes. Le commissaire du gouvernement au juge d'instruction, Rennes, 10 mai 1945.
40. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W, GA audience du 22 février 1945, 213 W, CG audience du 25 mai 1945, 213 W, XM audience du 1<sup>er</sup> juin 1946. Toutes les affaires qui suivent ont été traitées par la Cour de justice de Rennes.
41. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W, RS audience du 23 juin 1948.
42. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 45 n° 186.
43. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 44 n° 173.
44. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 55 n° 21.
45. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 62 n° 95.
46. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W RD audience des 15 et 16 mars 1945.
47. IHTP, brochure textes et documents, lettre de Tübingen, du 22 décembre 1943.

48. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W YL audience du 6 juin 1945, examen mental du 15 mai 1945 par un médecin psychiatre commis par le juge d'instruction.
49. *Idem.*
50. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W n° 59, examen mental du médecin psychiatre du 21 avril 1945.
51. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W n° 59, déposition d'AR devant le juge d'instruction le 27 mars 1945.
52. DE LA MAZIÈRE, Christian, *Le Rêveur casqué*, Robert Laffont, 1972.
53. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W-AG- audience du 22 février 1945.
54. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W – CG – audience du 25 mai 1945, rapport de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence, mai 1945.
55. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W – XM – audience du 1<sup>er</sup> juin 1945, rapport de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence, et analyse du médecin psychiatre, avril 1945.
56. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 YL, audience du 6 juin 1945, examen mental du 15 mai 1945.
57. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W – JM – audience du 4 juillet 1945, rapport du psychiatre.
58. ZELDIN, Theodore, *France 1848-1945. T.1 : Ambition, Love and Politics*, Oxford, Oxford University Press, 1973.
59. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W – 1945 n°18, Office départemental des mutilés, combattants, victimes de la guerre et pupilles de la nation, lettre au préfet du 1<sup>er</sup> février 1945.
60. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 1 1915 n°172, extrait du registre des naissances de Tinténiac.
61. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 25, 1945 n° 14, rapport de police, Savigny-sur-Orge, 26 janvier 1945.
62. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W, 1946 n° 65, rapport de la DST de Mulhouse, audition de DT du 25 avril 1945.
63. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W – dossier RS audience du 23 juin 1948.
64. ZELDIN, Theodore, *France 1848-1945...*, *op cit.*
65. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W, n° 36, examen mental du 13 février 1945.
66. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 23, 1944 n° 14.
67. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 58,1946 n° 65, comparution devant le tribunal militaire, 17 octobre 1945.
68. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W, 1946 n°65, procès-verbal de première comparution de DT, 17 octobre 1945.
69. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W audience du 22 février 1945, rapport de la DST de Vannes, 2 octobre 1944.
70. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 213 W 25, 1945 n° 14, demande de recours en grâce de JM le 6 décembre 1948.
71. MALLE, Louis, *Lacombe Lucien*, 1974, long métrage de 135 mn. Au cours de l'été 1944, un jeune paysan cherche à entrer dans la Résistance par l'intermédiaire du maître d'école qui refuse de le recruter en raison de son jeune âge. Il rejoint alors les miliciens qui traquent les résistants. Oubliant que la collaboration relevait aussi de l'engagement politique, Louis Malle montrait le visage pathétique d'un jeune homme immature, emporté par le flot de l'Histoire : Lacombe Lucien n'a pas choisi l'Allemagne, les hasards du moment ont fait de lui un traître.
72. KEDWARD, Harry Roderick, *In Search of the Maquis*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
73. AZIZ, Philippe, *Au service de l'ennemi. La Gestapo française en province 1940-1944*, Paris, Fayard, 1972, p. 16.
74. IHTP, brochure textes et documents, lettre de Heerte, du 22 février 1943.
75. DE LA MAZIÈRE, Christian, *Le Rêveur...*, *op. cit.*, p. 61.

76. cf. par exemple : TOCABEN, Jean, *Virilité. (Au front de la Grande Guerre)*, Paris, Flammarion, 1931, préfacé par André TARDIEU.

77. VIRGILI, Fabrice, *La France « virile ». Des femmes tondues à la Libération*, Paris, Payot, 2000.

---

## RÉSUMÉS

Cette étude consiste dans une analyse fine des individus engagés dans les groupes de combat collaborationnistes en Bretagne à la fin de l'occupation allemande. Ces unités de lutte antimachus se sont principalement formées fin 1943/début 1944 et se sont révélées de solides auxiliaires des troupes allemandes, tout en exerçant des brutalités extrêmes à l'encontre des partisans et des populations civiles. L'engagement de ces hommes correspond à des motivations politiques notamment l'anticommunisme. Mais, le fait que ces individus aient basculé dans des formes d'engagement aussi radicales et désespérées (certains ont été recrutés en juin/juillet 1944) obéit aussi à d'autres ressorts culturels, et en particulier à la recherche d'un certain imaginaire du masculin enraciné dans la première guerre mondiale et développé, entre autres, par les idéologies nazie et fasciste : une virilité fondée sur la force, la violence combattante et l'image du soldat. C'est ce que l'on propose d'étudier ici, à partir des archives judiciaires de l'épuration. À travers l'analyse des trajectoires individuelles et des discours sur soi, il s'agit de saisir l'identité masculine en crise que ces hommes, parfois très jeunes, ont cherché à réaliser et à assumer par leur engagement politique, en se dotant d'un rôle de guerrier.

This article provides a detailed analysis of the individuals who enrolled in Vichy fighting units at the end of the German occupation. Those groups were mostly created in late 1943 and early 1944, and acted as effective subsidiaries to German troops, treating civilians and partisans with extreme violence. The enrolment of those men was a consequence of their political beliefs, notably strong anti-communism. But the fact that their behaviour seems born of desperation (some were recruited after D-Day) is a hint that it was shaped according to other cultural patterns, especially an image of masculinity rooted in the memory of the First World War and developed, among others, according to fascist and nazi ideologies: a manliness based on strength, the violence of warfare and the image of the soldier. This article provides an analysis based on judicial documents from the time of the "purge", with a careful reconstruction of personal trajectories and self discourse in order to understand the masculine identity these sometimes very young men tried to achieve through political engagement, by assuming the part of warriors.

## INDEX

**Index chronologique** : XXe siècle

## AUTEUR

**LUC CAPDEVILA**

professeur d'histoire contemporaine CERHIO UMR 6258 – université Rennes 2 Haute-Bretagne